

LUDOVIC BABLON

**SCÈNES DE LA VIE OCCIDENTALE**  
(Encore 23 h)

Le Quartanier & Hogarth Press II

Ici radio vivant, nous sommes les êtres et nous parlons en direct du lieu de nos histoires. Ici radio herbe, avec les ondes de couleur, ici radio béton avec le bruit des bétonnières. Le bonheur est une idée ancienne en Europe. Ici radio 2002 qui dans les rues ouatées diffuse le plaisir par vagues sur les petits-enfants de radio 1945, radio peur. Des vibrations nous traversent et déposent des notes dans nos cerveaux. Ce sont des haut-parleurs qui envoient des fluides. Stop.

Une stimulation atteint un récepteur sensoriel et nous faisons face. Deux stimulations passent en un laps de temps éclair. Nous sommes scotchés à la vérité. Franchement, qui est ce bruit que personne ne connaît par ici ; c'est le son de la marée. Nous habitons au bord de la mort, là où il fait très chaud. Nous voici sable, galets, jeunes hommes et jeunes femmes en bikini au soleil de notre situation historique : ici radio nous-cherchons-à-comprendre. *Nous voulons désensabler la réalité.*

Ici radio temps, radio Europe, radio roman. Cela fuse de tous les côtés et cela occupe le terrain. *Je suis le capitaine de la vie individuelle et je salue, talons serrés, le maréchal de la vie collective. Nous sommes les vitres et nous essuyons nos joues quand il pleut. Nous sommes les vitres et les vitriers se courbent sous notre poids en contournant la mare ; dans la splendeur cachée des nénuphars, nous reflétons le ciel, nous sommes des vitres*

*montées à des fenêtres d'une maison de Haute-Loire.* Au même moment, à l'embouchure du fleuve, l'eau salée n'ose pas longtemps tenir tête à l'eau douce pour empiéter sur son territoire. L'eau salée ne s'en afflige pas. Son domaine est vaste. Elle baigne la rive de Buenos Aires, ville de l'Europe américaine, où il y a foule, cet après-midi de 1985, 1986, 1987. Tout autour de l'Europe les vagues s'accrochent aux rochers et aux plages, à l'intérieur du continent glissent lentement des rouleaux froids ; un enfant se lève de son banc et en frappe un autre, dans un théâtre le drame s'achève misérablement sur une scène engageant deux acteurs ratés ; au loin, des oiseaux de combat cernent le ciel, qui se rend, dans sa sagesse, avant même d'avoir lutté. Fin de l'été.

Ici radio pare-brise avec dedans le ciel nocturne qui défile puis qui gît. Il est temps de descendre. Nous ne savons pas si nous allons monter. L'ascenseur gravit l'espace ; l'influx nerveux provoque le mouvement du muscle. *J'essaie de compter jusqu'à trois et je vois ce qui arrive.* Nous avons une course à faire et personne ne franchit jamais la ligne ; il est maintenant quasi certain que nous monterons ; je ne reste pas, on m'attend. Arrivé à quarante, je débraye puis j'embraye. Vive détruire.

Ici radio *dans-la-tête*, et que personne ne bouge. L'info de ce soir est qu'une armée secrète d'oiseaux citadins mange du fer et tyrannise de dociles végétaux urbains. Faits souhaitables : absorption massive par la racine des plantes de résidus décomposés de benzodiazépines jetées par les habitants ; stationnement le plus court possible du véhicule de la maîtresse devant le domicile de l'amant, et génération automatique de simulacres d'amour ; acceptation réciproque des déformations imaginaires d'autrui à l'aide du plus connivent des silences. Stop, j'ai dit. Que personne ne bouge.

Ici radio vivant, en direct de l'étrangeté, ce soir. Nous écoutons mais nos voix ne passent pas. Nous sommes des millions

d'êtres bloqués les uns contre les autres à nous enfariner, à boire le lait au sein de l'existence. La diffusion est : sept jours sur sept. La semaine est une femme malchanceuse accouchant chaque lundi de portées septuplées. C'est trop pour une seule femme. Nous nous occupons de ces enfants. Chaque jour, nous nous levons exprès pour dire, Journée, voici ton lait que tu bois à mon sein ; nous déjeunons ensemble et nous travaillons, nous partons en voiture à cause de l'Europe, nous sommes assis sur des fauteuils, des chaises, dans des salles d'attente baignées par la musique de radio médecine infiltrant les meubles salopés en skaï. Le terrain que nous occupons et couvrons est chaque fois plus immense. Par vagues concentriques, à partir de nous-mêmes, nous établissons des bases de plus en plus lointaines. Dans la terre meuble, avec la mort occupée à manger par-dessous, le centre croule, en notre absence. Et il n'y a personne pour préserver le lieu à notre place. Quand nous sommes vieux, un très grand cercle nous appartient, dont nous faisons encore le tour à pas lents. Attention à la marche. D'un côté, ce n'est pas nous, de l'autre, ça ne l'est plus – et la chute est facile, et probable. Entre temps, *tremblements*.

Ici radio amour, l'un pleure et l'instant d'après, il pleure encore ; l'autre rit, et puis l'instant d'après, il réfléchit. Une émission réalisée avec la collaboration de l'air et de la lumière, la participation exclusive du carbone. Notre programme est toujours nouveau, bien que vous l'ayez déjà entendu l'année dernière. Il est rediffusé tard dans la nuit avec les phares des voitures, un bouchon à la frontière française, et dans une étable. Il met ses yeux sur elle puis dans elle. À 5 h du matin, après une nuit de travail, la joie d'entendre les oiseaux et d'aller se coucher. Nous ne rentrons pas toujours seuls, mais rarement accompagnés. Radio amour avec le sperme et les gestes et puis radio rêve avec toutes les absurdités qui débarquent.